

À la recherche du temps perdu *Of Time and the City* de Terence Davies

Cédric Laval

Numéro 139, octobre–novembre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laval, C. (2008). Compte rendu de [À la recherche du temps perdu / *Of Time and the City* de Terence Davies]. *24 images*, (139), 43–43.



Lady Jane

Of Time and the City

de Terence Davies

par Cédric Laval

À la recherche du temps perdu

Terence Davies est un cinéaste rare et précieux. *Of Time and the City* est le dernier témoignage de son talent singulier dans le paysage cinématographique contemporain. Dans une forme documentaire très ramassée (le film ne dure que 72 minutes) sur un sujet de prime abord austère (le déclin de Liverpool au cours du vingtième siècle), le cinéaste britannique livre une œuvre d'une densité intellectuelle et émotionnelle époustouflante. D'emblée, le titre du film associe à la description d'un espace une méditation sur le temps. Ce portrait de Liverpool se double ainsi d'une épaisseur historique qui affleure dans le film à travers des images de la guerre de Corée ou du couronnement d'Elizabeth II d'Angleterre; mais il traverse surtout une temporalité subjective, fragmentaire, celle de la mémoire d'un homme vieillissant qui se retourne sur son passé.

Dès lors, l'objectivité illusoire du documentaire se fond dans l'extrême personnalisation du propos. Le cinéaste, du reste, ne cache pas son jeu, qui théâtralise le début de son documentaire en encadrant d'un rideau de scène l'écran géant sur lequel s'inscrit le titre du film. Avant d'être un cadre urbain qui témoigne du réel, Liverpool sera donc la toile de fond d'une existence singulière. Et le long tunnel qui ouvre sur la gare de Liverpool devient ainsi métaphore d'un processus psychique où s'engouffrent les pulsions de l'inconscient autant que les impulsions de la mémoire... Le commentaire très littéraire qui accompagne les images, riche en références culturelles implicites ou explicites, est livré par Terence Davies lui-même avec une emphase qui pourrait sembler théâtrale si elle ne s'accompa-

gnait de cette vibration où se devinent des émotions sincères. Vibration indignée, d'abord, qui confère au film les accents du pamphlet : Terence Davies dénonce avec mordant les impostures de la religion, celles de la monarchie britannique et de la société anglaise, imprégnée de ce puritanisme moral qui le condamne, lui et son homosexualité naissante. Mais surtout, vibration mélancolique de cette voix humaine qui recherche un temps à jamais perdu, où le vieillissement de l'être se lit en filigrane des mutations urbaines.

Comment traduire formellement cette dualité qui partage le film entre la tentation de l'autobiographie et les nécessités du documentaire ? En jouant sur l'ambiguïté des images d'archives (s'agit-il, pour certaines, d'archives familiales ?) dont on peine à distinguer celles qui ont été tournées par le cinéaste, ambiguïté que redoublent les commentaires du narrateur lorsqu'il laisse planer le doute sur leur provenance (propos personnels ou citations d'auteurs ?) avant de révéler *in fine* certaines origines intertextuelles. Comment traduire formellement cette tension émotionnelle entre la causticité et la mélancolie ? En faisant un usage brillant de la musique, tantôt contrepoint aux images, tantôt catalyseur de l'émotion, révélatrice de la beauté nostalgique du passé. Ultime hommage à la puissance du film, certaines images, en apparence anodines, hantent le spectateur, comme celle de cette mère qui pousse son enfant après lui avoir confectionné une balançoire sommaire en lui passant une corde autour du cou jusque sous les fesses. Comment exprimer mieux l'envers de l'amour et de la jeunesse insouciante, cette ombre funèbre dont les traces fugitives nous rappellent que le soleil n'est pas éternel ?

